

LE
MUSEE CANADIEN



THÉOLOGIE, DROIT, PHILOSOPHIE, SCIENCES NATURELLES,
HISTOIRE, POÉSIE, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE,
ROMAN, CHRONIQUE.

TOME PREMIER.

PREMIER NUMÉRO, 1er AOUT 1875.

SOMMAIRE :

- I.—Note de l'Éditeur..... J. F. MORISSETTE.
- II.—Nécrologie : Mgr. de St. Hyacinthe..... CHARLES ALBERT.
- III.—Souvenir de Spa..... OCT. CUISSET.
- IV.—Voyages A. BÉCHARD.
- V.—Revue de la Quinzaine..... CHARLES ALBERT.
- VI.—Armand Durand (*Traduit de l'Anglais*)..... J. A. GENAND.

ST. ROCH, QUÉBEC :
PUBLIÉ PAR J. F. MORISSETTE,
No. 67, rue St. Joseph.

1875.

De l'Imprimerie de L. BROUSSEAU.

NB.—Ce I^{er} no. est disponible @ la
Municipale de Mtl (Cognon)

LE
MUSÉE CANADIEN.

“ LE BEAU EST L'UNITÉ DANS LA MULTITUDE ET LA VARIÉTÉ.”

St. Augustin.

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE : J. F. MORISSETTE.

Vol. Ier

Quebec, 1 Aout 1875.

No. 1.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Vu l'encouragement libéral accordé au “ *Musée Canadien* ”, ainsi que la grande quantité de matières à reproduire, nous avons cru devoir augmenter le volume de notre publication. Ainsi au lieu de 32 pages que nous annoncions dans notre Numéro-Prospectus, le “ *Musée Canadien* ” comptera à l'avenir 40 pages par livraison, ce qui fera au bout de l'année un volume de 960 pages, donnant ainsi une augmentation de 192 pages par an ; et cela, sans hausser le prix d'abonnement.

Plusieurs personnes recevront notre Numéro-Prospectus en même temps que celui-ci ; Nous espérons qu'elles voudront bien nous pardonner ce retard, qu'il est tout à fait impossible d'éviter, vu les grandes difficultés qu'il faut surmonter en fondant une nouvelle publication.

J. F. MORISSETTE.

LE MUSEE CANADIEN,

*Revue Scientifique, Littéraire, Artistique et Religieuse,
à pour but de faciliter la littérature canadienne,
et d'organiser une critique judicieuse et
impartiale parmi le peuple.*

L'ABONNEMENT COMMENCE LE 1er AOUT,

Prix d'abonnement: \$3 par an, franco

STRICTEMENT EXIGE D'AVANCE.

LE MUSEE CANADIEN paraît régulièrement le premier et le quinze de chaque mois, par livraison de 40 pages avec couvert imprimé, et forme au bout de l'année, un volume, avec table, de 960 pages.

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction du Musée Canadien, doit être adressé, franc de port, à

J. F. MORISSETTE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE,

St. Roch, Québec.

NÉCROLOGIE.

MGR. DE ST. HYACINTHE.

Nous venons aujourd'hui payer un faible tribut à la mémoire du St. Evêque que la mort nous a enlevé, jeudi, le quinze juillet, vers huit heures et demie du matin.

Quelque cachée et méritoire qu'ait été la vie des saints, Dieu a toujours voulu et sa Providence a toujours permis qu'on révélât aux hommes leurs actions,—non seulement pour sa propre gloire et celle de ses serviteurs, mais encore pour l'édification du genre humain, et pour prouver ce que peut l'homme de bonne volonté que la sagesse de Dieu conduit.

C'est pour remplir ce double but que nous publions aujourd'hui une courte nécrologie du regretté évêque qui a édifié pendant si longtemps l'Eglise du Canada. Nous espérons qu'une plume moins profane et plus exercée que la nôtre rendra un hommage digne de la mémoire de celui dont nous déplorons la perte, en publiant une biographie plus complète de Sa Grandeur Mgr. de St. Hyacinthe.

Mgr. Charles Larocque naquit à Chambly le 15 novembre 1809. Son intelligence vive et précoce le fit bientôt remarquer de tous ses condisciples et amena plus tard son entrée au collège de St. Hyacinthe, fondé par le Révérend Messire Girouard.

On ne comptait alors par tout le pays que trois institutions pour l'enseignement supérieur, celles de Québec, de Montréal et de Nicolet. Les ressources pécuniaires dont

on pouvait disposer ne permettaient guère l'érection de semblables institutions, qui ne pouvaient être fréquentées que par un nombre minime d'élèves. Mais une fois le collège de St. Hyacinthe bâti, les personnes peuplant les bords de la Rivière Chambly jouissant d'une certaine aisance et animées du plus pur patriotisme et du désir ardent de répandre l'éducation, décidèrent de se cotiser entr'elles pour que chaque paroisse fût instruite deux élèves au nouveau collège de St. Hyacinthe. Ce fut ainsi que le jeune Larocque, sur qui Dieu avait des desseins particuliers, put être admis à cette institution.

Pendant le cours de ses études, il se fit constamment remarquer, autant par la parfaite régularité de sa conduite, que par les succès qui couronnèrent son assiduité au travail.

Ordonné prêtre le 29 juillet 1832, il fut d'abord nommé vicaire à St. Roch de l'Achigan, puis à Berthier en 1833. En 1835 il fut appelé à Chambly comme directeur du collège qu'il dirigea pendant un an. Après avoir desservi la paroisse de St. Pie pendant quatre ans, depuis 1836 à 1840, puis celle de Blairfindie de 1840 à 1844, il alla à St. Jean Dorchester, qu'il ne quitta que pour prendre possession du siège épiscopal de St. Hyacinthe.

Dans les différentes paroisses où il exerça le saint ministère, à St. Jean surtout où il trouva un champ vaste pour alimenter son zèle, étant au milieu d'une population mixte de protestants et de catholiques, il se fit toujours remarquer pour son éloquence et sa piété profonde et éclairée. Au physique, M. Larocque était grand de taille, à la mine imposante, et avait des manières qui le faisait rechercher de la bonne société. C'est par ce moyen qu'il sut capter la confiance et l'estime de ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions religieuses.

En 1854 M. le Curé de St. Jean accompagna son évêque, Mgr. Bourget, à Rome pour assister à la proclamation du

dogme de l'Immaculée Conception. Lors de son passage en France il fut présenté à Napoléon III.

Ce fut le 20 mars 1866 que le Pape nomma Mgr. Larocque évêque de St. Hyacinthe. S'il accepta cette nouvelle dignité, ce ne fut quo par esprit d'obéissance, car il lui semblait ne pas posséder, dans son extrême modestie, les qualités requises pour faire un évêque ; il appréhendait le fardeau de l'Épiscopat. La consécration du nouvel évêque se fit dans l'Église de la ville de St. Jean dont les habitants n'oublieront jamais la grandeur de cette importante cérémonie.

Ce qui occupa d'abord l'attention de Mgr. Larocque, ce fut l'état dans lequel se trouvaient les finances du clergé de St. Hyacinthe. Une dette énorme pesait lourdement sur l'évêché. Il se décida à un sacrifice immense pour pouvoir éteindre ces malheureuses dettes. Ce sera un des plus beaux titres à sa gloire.

Pendant sept ans il vécut loin de St. Hyacinthe, centre de ses pensées et foyer naturel de ses occupations, se soumettant à tous les inconvénients d'une pareille absence, aux voyages, à la multiplicité des correspondances. Mais il avait à cœur de vaincre ces embarras financiers, et Dieu, qui scrute les consciences et les intentions, voulut récompenser une si grande abnégation, en lui permettant de venir à bout de ses desseins. Monseigneur est mort, mais avant de mourir, il eut la consolation de voir disparaître entièrement cette dette considérable, et son habileté et son dévouement triomphèrent des obstacles.

Pendant son épiscopat, il eut le bonheur, avec les Evêques du monde entier, d'assister au concile œcuménique du Vatican, et de donner sa voix en faveur du dogme de l'infailibilité du Pape.

Il y a deux ans, il eut la satisfaction de voir se réaliser un plan conçu par le premier évêque de St. Hyacinthe, et

auquel Mgr. Joseph Larocque avait travaillé lui-même. Ce fut l'introduction dans son diocèse de l'ordre des Frères Prêcheurs. Depuis plusieurs années on cherchait à faire venir en Canada les enfants du grand St. Dominique, et le premier dimanche d'octobre de l'an 1873, Mgr. de St. Hyacinthe présida lui-même à l'installation des Dominicains dans l'église de Notre-Dame du Rosaire. Il eut donc l'avantage de fonder lui-même la première maison de cet ordre dans le pays.

Dieu voulut enfin récompenser son fidèle serviteur. Étant depuis quelque temps miné par la maladie qui devait le conduire au tombeau, il eut comme un pressentiment de sa fin prochaine. La mort lui sourit et il s'y prépara avec cet esprit de foi et de piété qui avait été le mobile de toutes ses actions. Ce fut dans ces sentiments qu'il rendit son âme à Dieu, le jeudi matin, 15 juillet, vers huit heures et demie.

A part deses Lettres et Mandements, Mgr. de St. Hyacinthe a publié plusieurs écrits dans les journaux et s'est attiré des éloges mérités, de personnages haut placés dans l'Église, pour son ouvrage de controverse en réponse à Mr. Atkinson.

L'illustre prélat était non seulement un écrivain distingué, mais encore un grand prédicateur, un théologien profond.

Notre mémoire n'a pas encore oublié l'effet produit par la magnifique oraison funèbre qu'il prononça sur la tombe de Mgr. Latigue et dont le style grave et imposant imite Flechier.

Mgr. Larocque s'est éteint à l'âge de 66 ans après quelques semaines de maladie.

Paix à ses cendres et honneur à sa mémoire !

CHARLES-ALBERT.

SOUVENIR DE SPA.

I

Spa est une des villes d'eau les plus célèbres du monde entier. Elle doit sa renommée autant à la beauté des sites qui l'entourent qu'à la qualité thérapeutique de ses sources d'eaux minérales. Elle est située en Belgique, à cinq lieues sud-est de Liège, au pied du Spirmont, dans une vallée profondément encaissée, où l'Emblève déroule ses replis tortueux au milieu de verdoyantes prairies et de forêts touffues. Là se réunit chaque année une foule brillante et découverte qui, fatiguée du mouvement turbulent des villes, vient demander à la villégiature des plaisirs nouveaux et variés. Les uns viennent demander à son air pur et vivifiant et à ses eaux ferrugineuses, de leur rendre une santé délabrée par l'application aux affaires, ou par le tracas bruyant des plaisirs de la ville. D'autres viennent tenter la fortune à la roulette de la redoute (maison publique de jeux à Spa) sur le frontispice de laquelle se lit cette inscription provoquante : "*Audaces fortuna juvat*". D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, y viennent par désœuvrement, et comme à un lieu de rendez-vous, pour y renouer des amitiés fugitives :

On y rencontre des gens de tous les pays du monde qui semblent venir s'y confondre dans une fraternité universelle, et rapprocher étroitement les liens qui doivent unir les peuples dans une communauté pacifique.

Spa offre à tous ceux qui le visitent les plaisirs les plus variés : des promenades magnifiques, des concerts, des bals champêtres, des courses, tout s'y trouve, et l'édilité s'évertue à organiser des fêtes et à plaire à ses élégants visiteurs. On peut dire que la saison de Spa est une fête perpétuelle, mais une fête qui ne fatigue point, qui repose, qui rend la vie en donnant la distraction, le plaisir paisible d'une douce villégiature. Les heures du jour sont sagement divisées entre des exercices divers : il y a la promenade de dix heures, la promenade de deux heures, de quatre heures, de sept heures, dans lesquelles des artistes, aussi distingués que nombreux, font entendre chaque jour les plus douces symphonies. Après ces promenades qui se trouvent tout autour et près de la ville et qui sont, ou de larges avenues plantées d'énormes tilleuls séculaires, dans lesquelles il est interdit aux voitures et aux chevaux de circuler, ou des éclaircies tortueuses percées dans les bois sur le flanc de la montagne, il y a des promenades de longue haleine qui traversent les bois et les montagnes autour de la ville, dans un rayon de deux lieues. Ainsi on trouve les routes qui joignent la ville aux fontaines de Hérisart, de la Géronstère, de la Sauvenière et du Tonnelet, ou qui font communiquer ces fontaines entre elles.

La plus longue de ces promenades est celle qui fait le tour des fontaines : elle ne mesure pas moins de quatre lieues et est partout ombragée par le feuillage touffu de la forêt. Le touriste qui entreprend ce pèlerinage se repose à chaque fontaine où il se désaltère avec délices d'une eau fraîche et vivifiante, chargée de principes ferrugineux.

Ensuite, il y a la promenade de Meyerbeere qui conduit à la Géronstère par un sentier tortueux et accidenté, à travers les bois, puis la promenade des Artistes, plus pittoresque encore, qui va de la ville à la Sauvenière.

Une foule d'accidents naturels, que traversent ces promenades, ont reçu des noms appropriés, tirés des œuvres des grands maîtres.

Ici, près de cette cascade qui murmure en sautant de rocher en rocher, c'est le pardon de Ploërmel ; là où l'eau du ruisseau coule doucement sur un lit de gravier, ombragée par un berceau de verdure, la rive forme un banc naturel de gazon ; c'est le repos de Juliette ; plus loin c'est un point naturel, un assemblage confus de roches énormes à l'aspect étrange ; des arbres à demi dénudés s'élèvent du sein de ces rochers qui donnent accès à une eau turbulente ; ce lieu sauvage s'appelle la vision de Macbeth.

Mais si la vallée de Spa et les flancs des montagnes qui l'encaissent sont si riants et si beaux par leur végétation luxuriante, il n'en est pas de même des plateaux qui couronnent ces montagnes, et qui sont formés de landes stériles s'étendant à perte de vue.

A l'est de la Sauvenière, s'étend une de ces plaines arides qui sert de champ de course ; l'espace est plat et sans bornes, et le sol est formé d'une couche de sable à peine variée par quelques touffes de joncs ou de fougère.

II

Le 1er juillet 1865, à la première heure de l'après-midi, tout le monde était en marche pour le champ de course de la Sauvenière où se préparait une des joutes les plus intéressantes de la saison. Plusieurs prix devaient être courus, et *handicap* était réservé pour le bouquet. Quinze chevaux de race avaient été inscrits, mais huit seulement allaient prendre part au concours. Différentes joutes peu intéressantes, moins émouvantes, avaient déjà eu lieu dans la matinée. La course pour le grand prix de la Sauvenière était fixée à quatre heures.

Le temps était magnifique, mais la chaleur était intense ; un ciel sans nuages laissait tomber sur le sable nu de la plaine, les rayons d'un soleil de feu. Malgré l'ardeur du jour, une foule énorme était accourue, non seulement de Spa, mais de Liège, de Verviers et de toutes les contrées environnantes, et couvrait le champ dans les limites non réservées aux courses. D'immenses et élégants pavillons présentaient leurs gradins en amphithéâtres qui allaient servir de refuge aux spectateurs privilégiés. D'autres pavillons plus petits mais plus richement décorés étaient destinés à quelques familles opulentes.

J'étais placé près de l'un des derniers.

Vers trois heures et demie, on vit arriver une élégante calèche armoriée, trainée par quatre magnifiques chevaux richement caporaçonnés. Elle s'arrêta proche de ce pavillon. Chacun sur son passage, s'était rangé avec empressement ; tous les yeux se portaient pleins d'intérêt et d'admiration vers ceux qu'elle contenait, un jeune homme et une jeune femme. Sans un certain fond de ressemblance qui perçait sur leurs traits, on eût pu d'abord supposer que c'étaient le mari et la femme, mais cette ressemblance prouvait assez qu'ils étaient frère et sœur.

Le jeune homme paraissait avoir 24 à 25 ans. Une légère moustache blonde s'estompait sur sa lèvre supérieure, et surmontait une bouche dont le sourire, chaque fois qu'il se montrait, semblait promettre un trait d'esprit. Ses grands yeux bleus brillaient d'intelligence et d'audace, et son front, ombragé par sa blonde chevelure, avait un air de grandeur et de noblesse qui imposait une espèce de respect. Sa taille élancée, plus forte que la moyenne, laissait deviner dans un corps en apparence frêle, une vigueur animée par des muscles d'acier.

Tel était le dernier descendant de la noble race des comtes de Gramont, hélas ! éteinte aujourd'hui.

Sa compagne et sa sœur, ainsi que nous le disions, était d'une ravissante beauté. Le haut de sa figure était encadré par une luxuriante chevelure blonde, se relevant gracieusement sur le sommet de la tête, où elle était retenue par un diadème de diamants étincelant au soleil. Toute sa figure, empreinte d'une douce noblesse, portait le cachet juvénile d'une première jeunesse. Son front virginal était pur de toutes les atteintes des temps, des chagrins, des orages de la vie. L'ovale de sa figure était parfait et ses joues légèrement colorées de rose. Ses grands yeux bleux d'azur, ombragés de longs cils qui leur donnaient un aspect humide, respiraient chastement l'amour, et avaient une douceur angélique qui la rendait adorable ; ses lèvres vermeilles, en laissant échapper un divin sourire, montraient deux rangées de fines perles d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue avec une charmante simplicité qui rehaussait encore la richesse de ses formes et l'éclat de sa beauté.

Le jeune comte de Gramont monta lestement de voiture et aida sa sœur à en descendre, puis il la conduisit dans le pavillon qui lui était destiné.

La foule curieuse, après s'être occupée un instant des nouveaux venus, se laissa distraire avec sa mobilité habituelle, par d'autres incidents qui fournissaient un ample aliment à son avidité du neuf. Quant à moi, je ne sais quel charme retenait mon attention rivée sur le jeune couple. Cette circonstance me permit de saisir quelques phrases du dialogue qui s'établit entre le comte de Gramont et sa jeune sœur.

On savait que le comte avait un cheval engagé dans la course, et qu'au lieu de le confier à un jockey, il voulait le monter lui-même, et ce n'est pas le moindre attrait que présentait la lutte, car sa renommée comme sportman était connue.

A mesure qu'ils parlaient, un nuage de tristesse était venu assombrir le front si pur de la jeune fille, et je l'entendis qui disait :

— Charles, mon bon frère, n'y va pas ; cette course me fait peur.

— Calme-toi, ma chère enfant, répondit-il d'un air assuré. Ne sais-tu pas que j'ai pleine confiance en moi et en Black. Nous avons souvent fait nos preuves, et tu peux te tenir tranquille.

— Non, n'y va pas, reprit-elle d'un air suppliant ; je ne sais quel sinistre pressentiment m'accable. Il me semble qu'un grand danger te menace. N'y va pas, te dis-je, confie ton Black à ton jockey.

— Ma chère sœur, ce serait montrer que j'ai peur, et je suis le comte de Gramont, répartit le jeune homme avec une fierté pleine de grâce et de douceur. Nos ancêtres eurent d'abord les aventures chevaleresques pour exercer leur noble ardeur. Plus tard ils eurent les grands tournois. Aujourd'hui, hélas ! il ne nous reste plus guère de dangers à braver. Laisse-moi, ma chère amie, je serai vainqueur, et, comme autrefois nos preux, je viendrai recevoir de ma sœur, à défaut de fiancé, le prix de ma victoire.

— Dieu le veuille ! Mais, si tu ne revenais pas ! songe que je n'ai que toi au monde.

— Je reviendrai. Mais si Dieu ne le permettait pas, ajouta-t-il en reposant sur elle un regard plein de tendresse, un autre moi-même, Jules, me remplacerait auprès de toi, et tu ne perdrais rien au change !

A ce nom, une pudique rougeur avait passé sur les traits de la jeune fille, et ses beaux yeux, qu'elle tenait tendrement attachés sur son frère, s'étaient abaissés.

— Ce chor Jules, continua le comte comme se parlant à lui-même, pourquoi n'est-il pas arrivé ? Quel contre-temps a donc pu causer son retard ? Sa dépêche de ce matin

m'annonce qu'il sera bientôt ici. Je voudrais le voir auprès d'elle pour la tranquilliser.....

—Ma chère amie, reprit-il en regardant l'heure à une joli petite montre ornée de pierreries, qu'il tira de son gousset, il est trois heures et trois quarts. Je dois te quitter, l'heure des apprêts est venue, et, bientôt, arrivera celle du triomphe.

Il prit la main blanche et fine de la jeune fille, y déposa un baiser et partit.

Dix minutes après, il revint monté sur un magnifique cheval de course noir, son Black. Il était vêtu du costume des jockeys, et portait la culotte de peau, la veste bleu et la casquette rouge à large visière; son allure était dégagée, sa figure pleue de gaieté et d'entrain. Il vint recueillir un dernier sourire et un dernier salut de sa sœur, puis il alla se mêler avec les autres coureurs dans la lice qui devait bientôt être témoin de leurs prouesses.

Les jouteurs devaient franchir six obstacles, dont chacun était composé d'une haie et d'un large fossé.

En attendant le moment donné, une fanfare bruyante remplissait les airs et semblait, comme une musique militaire, exciter les guerriers au combat.

Cependant, les concurrents se rangent et attendent le signal du départ. Les chevaux, les naseaux en feu frémissent d'impatience et leur ardeur a peine à être contenue.

Le signal est donné, tous partent.

Les lutteurs les plus inexpérimentés excitent d'abord leurs montures et s'emportent dès le premier moment; d'autres partent d'abord modérément, mais augmentent bientôt de vitesse, et dépassent les premiers. Le comte de Gramont demeure quelque temps en arrière; mais l'ardeur et la vitesse de son Black augmentent à mesure que l'espace disparaît derrière lui.

Au premier obstacle, un cheval refuse et un autre culbute sans accident grave, ni pour lui ni pour son cavalier. D'autres restent aux obstacles suivants. Au quatrième, le comte n'a plus que deux concurrents et il les devance déjà de plusieurs longueurs.

Comme j'étais placé, je pouvais observer presque simultanément Mlle. de Gramont et la course.

A chaque nouvel obstacle, un nuage d'inquiétude passait sur son front, puis, l'obstacle franchi, un sourire de satisfaction venait effleurer ses lèvres. Elle tenait une jumelle braquée sur son frère. Je ne sais si c'était une illusion ou une réalité ; il me semblait voir les battements précipités et tumultueux de son cœur soulever son chaste sein.

Mais, dans leur course vertigineuse, les chevaux franchissent l'espace avec la rapidité de l'éclair. Les distances s'annulent, les obstacles se succèdent et disparaissent sans même donner à la pensée le temps de se reposer un peu. Toutes les poitrines sont haletantes.

Le comte est vainqueur. Il ne lui reste plus qu'un obstacle à franchir, et son noble coursier semble redoubler d'ardeur.....

Soudain, la jumelle s'échappe des mains de la jeune fille, une pâleur mortelle se répand sur ses traits, un cri terrible sort de sa poitrine et une clameur immense part de la foule...

Le cheval du comte, dans son élan, avait touché l'obstacle, lancé son cavalier en avant, et tous deux avaient disparu derrière la haie.

Les deux autres coureurs avaient passé sans encombre.

La foule se précipite vers le lieu de l'accident. Mais une femme la devance, échevelée, les yeux hagards ; sa beauté est étrange, son désespoir effrayant... c'est la sœur du comte...

Elle arrive près de son frère et le trouve étendu, sur le bord du fossé, près de son noble coursier, le regard presque éteint, la bouche écumante de sang. Il essaie de lui sourire ; on entend ces paroles : " Pardonne-moi ! " et il tombe sans mouvement. Elle se précipite sur son corps et tombe elle-même sans connaissance.

Un médecin prodigue ses soins aux deux infortunés qu'il rappelle à la vie

Comme ils ouvraient les yeux, un jeune homme arrive tout hors d'haleine, couvert de poussière et de sueur. Un profond désespoir se peint sur sa figure. Son attitude est morne et abattue, il ne peut dire un mot, il n'ose lever les yeux et il lui semble être sous l'impression d'un songe épouvantable.

Le comte et sa sœur l'ont reconnu, et de leurs faibles poitrines, sort ce cri : " Jules ! "

C'était l'ami qu'ils attendaient et qui arrivait dans ce terrible moment.

Le comte avait la colonne vertébrale brisée ; il ne lui restait que quelques instants à vivre, et il le sentait. Il attira à lui sa sœur et son ami, et dans un suprême effort, il dit :

" Jé meurs, Jules, je te laisse ma sœur ; elle n'a plus que toi pour soutien. Protège-la et aime-la toujours. Et toi, ma chère amie, accepte pour me remplacer celui que tu aimes.—Puis il ajouta—Jules, mon ami, je voudrais voir un prêtre "

Par une sainte prévoyance de la religion, un prêtre se tenait proche du champ de course, pour le cas d'accident.

Tout le monde se retire et l'homme de Dieu administre à celui qui va partir, le saint viatique qui doit le conduire dans l'autre monde.

Sur le désir du comte de Gramont, sa sœur et Jules s'agenouillent auprès de lui. Le prêtre les fiança en présence du moribond, puis celui-ci rendit son âme à Dieu, au milieu des sanglots, des pleurs et du désespoir des fiancés, et de l'émotion profonde de la foule qui ne pouvait retenir ses larmes.

OCT. CUISSET.

Québec, le 30 juillet, 1875.

VOYAGES.

" Il est un âge, dans la vie,
 " Où chaque rêve doit finir ;
 " Un âge où l'âme recueille
 " A besoin de se souvenir."

Vieille Romance.

Lecteurs ! avez-vous jamais, à cette belle saison de l'année (juillet et août), visité Kamouraska ?.... Non ?.... eh bien ! vous avez tort, car il n'existe point, dans tout notre beau pays, de lieu plus enchanteur, plus aimé du poète, du convalescent, du chasseur et du pêcheur. Il y a là, pour tous les goûts, pour tous les tempéraments, pour toutes les fantaisies. Le favori des Muses se sent ici inspiré rien qu'à se sentir mollement bercé sur le sein des eaux bleuâtres du St. Laurent ; l'homme que l'air vicié des villes a rendu faible sent ses poumons, tout son système reprendre de la vigueur, en aspirant l'air pur et embaumé qu'amène, tous les jours, la brise de la mer. Quant à celui qui a la force de parcourir la grève de la terre ferme ou des îles environnantes, il peut s'en donner à cœur joie et revenir au logis la gibecière bien garnie. Pour l'amateur de la pêche à la ligne, il n'y a que l'embaras du choix, quant aux lieux : six milles de grève, les rivages nord ou sud de l'île aux Corneilles, l'île Brulée, l'île Providence, etc.

Mais c'est sur l'île la plus pittoresque et la plus considérable qu'il faut aller. Je viens de nommer la Grosse-Île,

sur laquelle le gouvernement a fait élever, il y a 14 ans, un phare à lumière fixe. Touristes et vous tous qui êtes à la recherche de beaux points de vue, de panoramas féériques, ne quittez point Kamouraska sans faire une visite à la Grosse-Ile, située à deux lieues au nord-est du village. Chose importante, vous trouverez dans la personne du gardien du phare, M. Thomas Desjardins et son aimable compagne, deux cœurs affables, polis, hospitaliers et qui feront tout en leur pouvoir pour vous rendre votre visite agréable. Mais montez avec moi dans le phare qui mesure 40 pieds de haut et érigé sur une éminence de 110 pieds au-dessus du niveau du fleuve. C'est de cette hauteur (150 pieds) que l'on jouit d'un des plus beaux coups d'œil de la nature.

Jetez la vue du côté de l'est, et, si le temps est clair, vous apercevez, droit devant vous, les Pèlerins, l'île Rouge et l'île aux Lièvres ; à votre droite, la Rivière-du-Loup, St. André, la Pointe-Sèche, puis, en arrière, St. Paschal, Ste. Hélène, etc. A votre gauche, aussi loin que la vue peut porter, vous apercevez la crête des Laurentides, séparées en deux par le Saguenay, ce grand tributaire de notre noble et beau fleuve St. Laurent ; Tadoussac, le plus ancien poste du Canada ; St. Fidèle et St. Siméon. Maintenant, tournez le dos à l'est, et vous verrez la Malbaie, que certains Esquimaux, engoués d'anglomanie traduisent par le mot *Murray Bay*. Ce joli endroit, situé au pied des Laurentides, est le rendez-vous de plusieurs touristes, qui vont y chercher la fraîcheur et la santé. Plus haut, se trouve St. Irénée, perdu au milieu des montagnes : plusieurs de nos habitants défigurent le nom de ce saint en en faisant *Sainte-Terrinée*. En face de ces deux paroisses, se dressent les îles que j'ai déjà nommées. A votre droite, les eaux du St. Laurent sont sillonnées en tous sens par une foule d'embarcations, depuis le frêle canot d'écorce ou de bois jusqu'au plus gros navire. On

distingue facilement, parmi eux, les bateaux à vapeur à la longue traînée de fumée noire qu'ils laissent derrière eux et au long ruban de bouillons phosphorescents qui se déroulent à leur arrière. A gauche, voilà St. Denis, le cap au Diable, l'anse et Kamouraska. Enfin, de l'éminence où vous êtes placé, vous pouvez compter onze clochers dont chacun, doré par les rayons du soleil, paraît comme une gerbe de feu. Nous allons, quelquefois, chercher le bonheur bien loin, quand il est à notre porte, et il en est ainsi des belles scènes de la nature. Plusieurs Canadiens croient qu'ils n'ont rien vu, s'ils n'ont parcouru la Suisse, l'Italie, etc., tandis que les rives enchantées du St. Laurent n'attirent de leur part qu'un coup d'œil indifférent. Cependant, y a-t-il, dans ces pays lointains, quelque chose de plus beau, de plus agréablement accidenté, de plus riant que le paysage qui se déroule des deux côtés de notre fleuve, depuis Kingston jusqu'à Gaspé? Si le Mississipi, par son long cours a mérité le nom de *Père des eaux*, le St. Laurent, pour la limpidité de son onde et la beauté de ses rives, mérite, à juste titre, le nom de *Grand-père des eaux*.

REVERIE.

“Ceux qui ont revu, après une triste absence, le berceau de leurs premières années; tous ces lieux où les beautés de la nature et toutes les délices de leur existence se sont tour à tour révélées à leurs sens et à leur âme novices,” pourront seuls comprendre mon émotion en écrivant ce mot : *Kamouraska*, et en revoyant cette paroisse, à mes yeux, la plus belle du Canada.

“Le lien qui s'établit entre le cœur et tous les témoins de nos pensées, de nos plaisirs et de nos larmes est bien fort ! Les bois, les grèves solitaires, les quatre murs d'une

chambrette, le petit coin du ciel que l'on aperçoit du carreau borné d'une mansarde, sont souvent les seuls confidentes de nos secrets ; et quels trésors de souvenirs ils nous révèlent, quand on les revoit longtemps après ! "

Il faut avoir été absent de son pays, pour pouvoir bien apprécier la justesse des quelques lignes que je viens de citer et que j'emprunte du roman de notre compatriote, peintre et écrivain distingué, M. N. Bourassa.

Le soleil, à la veille de disparaître sous l'horizon, dore de ses plus belles couleurs toute la partie occidentale du firmament, et le fleuve réfléchit complaisamment une partie de ces nuances de pourpre, tandis que ses flots semblent dormir profondément. C'est l'heure " où l'âme recueillie a besoin de se souvenir ; " c'est l'heure où l'on aime à replier son cœur sur le passé, à en évoquer les souvenirs. Cher pays de mon enfance ! comme je te revois avec bonheur, après vingt-cinq ans loin de toi ! Après une vie agitée, privé de bien des joies légitimes, du bonheur fait pour le cœur de l'homme, la révélation de tant de choses embaumées, l'apparition de figures aimantes et bien-aimées, de parents chéris, tout cela m'émeut et me plonge dans une profonde rêverie. Depuis sept ans, mon âme n'a pu se reposer un seul instant dans un de ces sentiments simples et suaves comme ceux qui m'entourent à cet instant. Que de fois, ô Kamouraska ! ai-je pensé à toi, ai-je soupiré après cet instant de bonheur, durant mes longues années de vie errante et malheureuse ! Pourquoi t'avoir jamais quitté, toi que j'aimais tant ? Pourquoi ne puis-je te revoir, mon cœur débarrassé des sombres images du passé ? Pourquoi ne peux-tu te présenter à mon regard souriant et paré de tous tes charmes d'autrefois ?... Pourquoi ?... Dieu ne l'a pas voulu et sachons nous soumettre.

J'ai revu avec une émotion facile à comprendre la vieille église où j'ai tant de fois prié avec la meilleure des mères. J'ai revu, au cœur, la place que j'occupais, lorsque, pour

la première fois, j'unis ma jeune voix, faible et tremblante, à celle des anciens chantres. Je revois encore, à l'autel, le vieux curé, M. Varin, qui repose depuis longtemps à l'ombre de son sanctuaire chéri. Souvenirs de mon enfance ! soyez bénis ! car vous me rajeunissez. Dans mes nombreux voyages, j'ai pu vous oublier un instant ; mais vous revenez réchauffer mon cœur plus vivement que tout autre souvenir ne saurait le faire. Il y a, cependant, quelques larmes qui se mêlent à ces réminiscences du passé, de ce chemin joyeux et fleuri d'autrefois. Semblables à ces arbres forts et profondément enracinés dans le sol de la forêt, il ne reste plus ici que quelques têtes blanchies qui ont résisté au souffle du temps. Où êtes-vous, vous que j'ai si bien connus autrefois ! amis, parents chéris, qui m'accueilliez toujours de votre bon sourire, qui me prodiguez les plus tendres caresses ? En passant devant chacune de vos demeures, j'aurais pu nommer tous ses habitants, les compagnons de mon enfance, de mes plaisirs, de mes jeux, de mes courses sur la grève ou sur les îles qui la protègent des vents du nord. En revoyant vos foyers, maintenant habités par une nouvelle génération, je pensais à une fête, à une rencontre, à un pique-nique, au jour des vacances, à un incident heureux, etc. : c'était là un chapelet de doux souvenirs que j'égrenais sur un sentier qui fut pour moi plein d'un bonheur sans nuage. Mais votre main caressante n'est plus là pour donner l'accueil d'il y a vingt-cinq ans. Vous dormez tous à l'ombre de la vieille église et vous ne pouvez plus entendre, dans la poussière de vos tombeaux, la voix de ceux qui ont remplacé votre génération. Nos cheveux blancs et nos pas, devenus plus lourds, nous avertissent que nous vous suivrons, que nous devons bientôt faire place à la génération qui grandit et qui semble nous pousser vers la tombe. O néant ! des choses de ce monde ! Tout passe avec une rapidité effrayante et il n'y

a que la conscience du devoir accompli qui soit durable : ce sentiment-là nous restera au delà du tombeau.

Le cimetière de Kamouraska renferme non-seulement des amis dont le souvenir me sera toujours cher ; mais aussi de proches parents que j'avais appris bien jeune à aimer. Mais, parmi les cendres de " cette république des morts," il en est une sur laquelle je m'agenouille avec le plus grand respect, avec le plus profond amour : c'est la cendre de celui qui fut mon père sur la terre. Lui aussi, il dort, là, son long sommeil, à quelques pas seulement du grand fleuve qu'il avait tant aimé. Oh ! que ton souvenir m'est précieux, père bien-aimé ! Que ne donnerais-je point pour te revoir un instant, un seul instant ! Pourquoi nous avoir quittés si tôt ?..... Je crois t'entendre me répondre par ces deux vers de ton poète favori :

" Soumis avec respect à sa volonté sainte,
" Je crains Dieu, cher enfant, et n'ai point d'autre crainte."

Tu avais raison, bon père, car tu laissais derrière toi un ange de bonté et de piété qui n'a cessé de veiller sur nous. Cet ange de la terre, c'est celle qui fut ta compagne adorée, c'est celle que tes enfants nomment du doux nom de mère.

Comment pourrais-je jamais t'oublier, Kamouraska ? A part tous les souvenirs qui inondent mon âme, n'en est-il pas un autre qui ne pourra, non plus, s'effacer de mon cœur ? N'est-ce pas ici, en effet, que j'ai aimé comme on n'aime qu'une seule fois dans la vie ? Qu'elle était pure et belle la vierge qui ouvrit mon âme à tous les sentiments de l'amour le plus sacré et le plus sincère ! Je vois encore d'ici la flamme de son œil noir, son visage doux et chaste. J'entends encore le sou de sa voix, après vingt-cinq ans d'absence ; je me rappelle encore ses promesses d'amour éternel qu'elle a religieusement tenues, en dépit de tout ce qu'on a pu faire pour l'en dissuader. Ton souvenir, ô A..... répand encore comme un parfum sur mon âme ulcérée ; après avoir rencontré tant de faux

amis sur le triste chemin que j'ai parcouru, il fait bon se rappeler que, toi seule, tu as été fidèle à ton amour pour moi. Aussi, comme je te bénis de toute la puissance de mon âme !

Rives de Kamouraska ; village coquet, toi qui te mires dans les eaux de notre noble St. Laurent ; vieille église, toi qui ombrages la tombe de mon père, de tant de parents et d'amis ; îles giboyeuses que j'ai si souvent parcourues, et vous, vieux amis, qui êtes encore debout au milieu de toutes ces beautés de la nature, à vous tous, je dis adieu ! De quelque côté que le sort porte mes pas, je ne cesserai de penser à vous ; et, si ma dernière prière *peut* être exaucée, ce sera de venir, moi aussi, reposer, jusqu'au grand jour, à l'ombre de ton église vénérée !

A. BÉCHARD.

REVUE DE LA QUINZAINE.

Pour une revue semi-mensuelle, telle que le *Musée Canadien*, il convient qu'elle contienne un résumé des principaux événements qui s'accomplissent tant en Europe qu'en Amérique. Je dois même ajouter que l'absence de ce compte-rendu universel serait une lacune regrettable.

Pour rendre une revue intéressante, complète, il faut que le lecteur puisse y trouver exposés en quelques pages, les faits les plus marquants que nous fournit notre pays ainsi que ceux qui s'accomplissent en pays étrangers. Je conçois qu'un certain nombre de lecteurs, de lectrices surtout, n'attachent peut-être guère d'importance aux événements politiques qui agitent le monde, aux calculs profonds des hommes d'État de nos jours, aux intrigues de ceux qui veulent s'élever et gouverner, aux ambitions secrètes de ceux qui gouvernent : mais là n'est pas la question. D'ailleurs, le *Musée Canadien* traitera des sujets les plus divers, depuis la science dans ce qu'elle offre de plus étendu, jusqu'au simple roman ; il y en aura pour tous les goûts. Ceux pour qui les choses sérieuses offrent peu d'attraits auront lieu de choisir et de lire les sujets qui leur conviennent. C'est donc dans le but unique de contribuer au succès de cette nouvelle publication patriotique, qui manquait à Québec, et de satisfaire les lecteurs en général, que nous avons pris sur nous de prêter notre humble concours à la collaboration du *Musée*, en donnant,

tous les quinze jours, un résumé succinct, mais aussi complet que possible, des principales actualités des deux continents et particulièrement de la France si chère encore à tous les cœurs canadiens. Il ne serait pas difficile de s'acquitter mieux que nous d'une pareille tâche ; car, entreprendre de disséquer tout un monde, un monde politique surtout, demande de l'étude, de l'expérience dans la vie, beaucoup d'observation, et de toutes ces précieuses qualités enfin, que beaucoup, nous l'avouons, possèdent à un degré bien supérieur au nôtre. Mais dans notre jeune pays, où tout est presque encore à l'état de création, s'il fallait que chacun restât en arrière, attendant que d'autres se présentassent, on n'arriverait pas à grand' chose.

D'ailleurs, en fidèle observateur des maximes évangéliques, nous nous garderons bien de prendre la première place dans cette revue, d'empiéter sur ceux dont les lumières nous éblouissent et surpassent les nôtres de cent coudées. Bien des fois dans le cours de notre vie, nous avons eu à nous repentir d'avoir cédé à des illusions, mais nous n'avons nullement besoin de nous mettre en garde contre celle-ci. C'est donc à la fin de ce charmant recueil que nous nous placerons, et que nous trouvera le lecteur qui voudra bien parcourir ces quelques pages.

De grands malheurs viennent de frapper la France. A peine ce noble pays venait-il de se relever des désastres de la dernière guerre, qu'une nouvelle calamité, qu'aucune prévoyance humaine ne pouvait éloigner, vint semer la mort et la misère dans le Midi de la France. Les journaux sont remplis de détails navrants sur les inondations qui ont dévasté ces régions.

Rien ne faisait présager une telle catastrophe. Ce

fut le jeudi soir, 24 juin, que la Garonne, rompant tous les obstacles qui s'opposaient à sa fureur, fit irruption.

Les vagues tumultueuses envahirent une partie de la ville de Toulouse avant que les habitants eussent le temps de fuir. Aucune puissance humaine ne pouvait arrêter le torrent dévastateur.

A la Garonne vint s'ajouter le débordement des eaux de l'Adour.

Le *Daily News*, sur la foi d'une dépêche particulière, fixe à 3,000 le nombre des victimes. On évalue à 2,000 le nombre des maisons entraînées par les eaux à Toulouse et dans les environs. Quant aux dommages, ils sont évalués à 75 millions de francs. Il faut à la France toute l'énergie, la vitalité et la générosité qu'on lui connaît, pour réagir contre de tels malheurs. Le cri de détresse qu'elle a poussé a été entendu de tous ses enfants, et, non-seulement en France, mais aux États-Unis comme en Canada, des comités de secours ont été organisés pour venir en aide aux malheureuses victimes.

On signale également plusieurs inondations menaçantes et même désastreuses sur divers points de l'Angleterre, par suite des pluies torrentielles qui sont survenues.

Décidément nous sommes dans des temps calamiteux. Ce sont, en Europe, deux orages épouvantables qui, le 26 juin et le 11 juillet se déchaînent sur Pesth-Bude, en Hongrie, et font au-delà de cent victimes. En Amérique c'est un ouragan des plus affolés qui sévit à Valparaiso et engloutit plusieurs navires dans les flots en fureur.

C'est, enfin, un effroyable cataclysme qui désole l'Amérique Centrale. Le 8 mai, vers onze heures et demie, la florissante ville de San Jose de Cucuta, fut, en moins d'une minute, rasée du niveau du sol, ensevelissant huit à dix mille victimes sous ses décombres.

Mais la ville de San Jose de Cucuta n'a pas seule été éprouvée ; on mentionne entr'autres les villes de San

Cayetano, 4,000 âmes ; Santiago, 2,000, Gramalote, 3,000 ; San Cristobal 1,600 lesquelles ont toutes été partiellement détruites. La secousse s'est fait sentir sur un espace de deux degrés de latitude.

* * *

Les travaux à l'Assemblée Nationale vont bientôt terminer. On s'est beaucoup occupé dernièrement du bill de l'organisation des pouvoirs publics et de celui de l'enseignement supérieur ou universitaire.

Des débats violents viennent d'avoir lieu à l'occasion de l'annulation de l'élection de M. le comte de Bourgoing, député bonapartiste du département de la Nièvre.

M. Rouher, ardent partisan de Napoléon III et homme de grands talents et de beaucoup d'éloquence, a prononcé à cette occasion son discours attendu, revendiquant les droits et privilèges de la dynastie Napoléonienne, à l'instar des Légitimistes et des Orléanistes en 1830 et 1848 envers leurs souverains respectifs. Les députés de la droite ont alors vivement protesté contre la comparaison de Napoléon III avec leurs rois.

M. Buffet, président du conseil des ministres, déclara dans un de ses discours, qu'il fallait s'opposer fortement au progrès des Bonapartistes. Il défendit le préfet de la police qui avait été l'objet des attaques de M. Rouher pour avoir signalé le double danger qui menaçait le pays, les révolutionnaires et les bonapartistes, accusant ces derniers d'avoir formé une organisation ayant des ramifications dans les diverses parties de la France.

* * *

En Angleterre, le vote du gouvernement, accordant la somme requise, selon lui, pour défrayer les dépenses du voyage du Prince de Galles dans l'Inde a donné lieu à de violents débats.

M. Disraëli fit remarquer que ce voyage du prince diffèrait du tout au tout d'un voyage ordinaire, et qu'il était de l'honneur du pays que le prince déployât la grandeur et la munificence dignes d'un héritier de la couronne de la Grande-Bretagne. Le prince doit s'embarquer pour les Indes le 17 octobre et son voyage durera six mois. Les dépenses nécessaires s'élèveront à \$710,000.

A un dîner donné par le Canada Club au comte de Duffèrin, le noble comte, en réponse au toast porté à sa santé, a parlé des relations amicales qui existent entre le Canada et les États-Unis, et dit que tout citoyen bien pensant des États-Unis est convaincu que le sort du Canada est définitivement fixé et constate son progrès avec un généreux enthousiasme. Les Américains sont assez sages, dit-il, pour comprendre les bienfaits résultant de l'existence, sur le même continent, d'un système de politique offrant plusieurs points de contraste avec le leur.

D'un autre côté, le *Standard*, commentant le discours de Lord Duffèrin, fait une sortie violente contre les États-Unis qu'il accuse, en dépit du désaveu de Lord Duffèrin, de convoiter le Canada, et, s'il n'y avait aucune manifestation extérieure en ce sens, ils n'en étaient empêchés que par une juste prudence.

Voici ce que dit le *Times*, au sujet du discours de Lord Duffèrin :

« Le Canada a progressé rapidement, mais moins vite et avec plus de circonspection que les États-Unis. Si quelques Canadiens éprouvaient autrefois un désir secret de s'unir à la République, ils sont devenus loyaux, quand ils ont vu l'énorme fardeau de dettes et de taxes laissé par la guerre civile. Les Canadiens, toutefois, auraient pu, peut-être, rechercher l'annexion sous l'influence de quelque accès de pétulance, si la mère-patrie leur eût laissé quelques griefs. Mais, en somme, ils sentent à peine l'autorité du gouvernement impérial. La loyauté canadienne a été

admirable, mais nous pourrions leur demander encore de plus grandes preuves de patriotisme, si nous voulons établir une union plus ferme des colonies avec la mère-patrie, de façon à en faire une source de force et non de faiblesse en temps de guerre."

* * *

Une dépêche du câble annonce la mort de Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin Ferdinand Ier, ex-empereur d'Autriche. Il était né à Vienne, le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François Ier avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples. La santé du jeune prince, d'abord très chancelante, se raffermait dans un voyage qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à l'ancienne tradition et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Emmanuel.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il laissa la direction des affaires à son oncle l'archiduc Louis et au prince de Metternich. Ferdinand Ier encouragea l'essor de l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la République de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Inspruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte à Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Ollmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfants, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph Ier, le 2 décembre 1848. Depuis il vécut à Prague, sans prendre part aux affaires publiques.

* * *

Les nouvelles que le télégraphe nous transmet sur les affaires d'Espagne sont souvent contradictoires. Les journaux de la cause Alphonsiste nous ressemblent un peu sous certain rapport.

Dans notre pays, lorsque la presse, conservatrice ou libérale, soutient un candidat, elle nous prédit d'avance sa victoire à une écrasante majorité, tandis que souvent il succombe à une forte minorité. C'est un virus contre lequel il faudrait, cependant, fortement se tenir en garde. La presse Alphonsiste nous annonce quotidiennement des défaites qu'auraient essuyées les Carlistes. A les croire, il y aurait lieu de s'étonner de la témérité de Don Carlos à continuer la guerre. Mais les renseignements que nous donnent les organes impartiaux nous mettent sur la voie de la vérité et nous font voir souvent que les revers supposés des Carlistes étaient, pour le moins, faux, et annoncés dans le but de tromper l'opinion publique.

C'est ainsi que le *Times*, dans un article sur la situation politique en Espagne, donne une idée peu enviable de la cause alphonsiste ; quo les faibles succès remportés par Jovellar sont annulés par les défaites essuyées ailleurs. L'avenir brillant que se promettait Don Alphonse s'évanouit comme une chimère. Ses meilleurs généraux sont moins actifs que lui. Ils ont souvent rencontré la défaite au lieu de la victoire.

Il est certain qu'au temps actuel, les affaires en Espagne prennent une tournure plus tranchée, plus décisive. Le télégraphe nous annonçait l'autre jour que l'on s'attendait à des événements d'une grande importance. En effet, il est très-probable que la lutte commencée, il y a trois ans, par une poignée de braves de Biscaye et de Catalogne jusqu'à l'époque actuelle où l'armée carliste compte au moins 75,000 hommes bien aguerris, et qui occupent non-seulement l'intérieur des provinces basques, mais la Catalogne, l'Arragon, Valence, une grande étendue du littoral

cantabrique et plusieurs ports de mer, sera bientôt couronnée d'une dernière et grande victoire qui rétablira la paix dans ce pays, depuis si longtemps arrêté dans ses progrès et déchiré par suite de ses divisions intestines et malheureuses.

* * *

En Canada, les élections des députés à la Chambre locale viennent d'avoir lieu. Dix-neuf candidats, élus unanimement, ont pu s'exempter des soucis d'une campagne électorale et jouir en parfaite quiétude de l'aurole de gloire que décernent à tout digne représentant du peuple les honneurs parlementaires.

Ceux qui ont dû soutenir la lutte, l'ont fait avec courage. La fortune, cette déesse capricieuse, a décidé du sort de chacun d'eux. Le vaincu a sans doute bien des raisons à alléguer pour expliquer son insuccès.

Après cinquante et cent suppositions valables, il demeure évident qu'il devait triompher. C'est ce qui le décidera quelquefois à contester l'élection. La presse ne semble pas s'accorder sur la majorité que posséderait le gouvernement, c'est ce que nous fera connaître l'avenir.

CHARLES-ALBERT.

Québec, 25 juillet 1875.

ARMAND DURAND OU LA PROMESSE ACCOMPLIE

(Traduit de l'anglais par J. A. GENAND).

Au nombre des premiers colons français qui s'étaient établis dans la seigneurie de ***—nous l'appellerons Alonville—située sur les bords du Saint-Laurent, se trouvait une famille du nom de Durand. La vaste et riche ferme qui lui avait été transmise de père en fils par succession régulière lui avait toujours permis de tenir convenablement sa position comme première famille du district. C'était une race d'hommes robustes et beaux, industriels et économes, mais d'une économie qui n'atteignait jamais les limites de la parcimonie.

Par sa grande et droite stature, par ses cheveux et ses yeux d'un noir de jais, par son visage bronzé et ses traits réguliers, Paul Durand était un excellent échantillon des représentants mâles de cette famille. Contrairement à la plupart de ses compatriotes qui d'ordinaire se mariaient très jeunes, du moins dans les districts ruraux, Paul était arrivé à la trentaine avant de se décider à prendre femme, non pas qu'il fût indifférent au bonheur conjugal, mais parce que son père étant mort avant que lui-même eût atteint l'âge de virilité, sa mère avait continué à vivre avec lui sous le toit paternel, conduisant à la fois sa bourse et son ménage d'une main judicieuse mais un peu arbitraire. Françoise, sa sœur unique, s'était mariée, à seize ans, avec un respectable marchand de la campagne qui

demeurait dans un village voisin et auquel elle avait apporté, non-seulement une jolie figure, mais encore une dot confortable : de sorte que madame Durand pouvait, en toute liberté, voiller sur son fils et se consacrer entièrement à lui.

C'était une bien belle propriété que celle à l'administration de laquelle présidait cette excellente dame : nous ne pouvons résister à la tentation d'en faire la description. La maison, d'une maçonnerie brute, était construite substantiellement quoiqu'avec une certaine irrégularité ; un grand orme en ombrageait la façade, et tout autour des dépendances et des clôtures d'une blancheur éclatante. Régulièrement tous les ans ces haies étaient blanchies à la chaux, ce qui donnait un nouvel air de propreté à cette forme si bien tenue et si bien montée. A une extrémité de la bâtisse s'étendait le jardin, bizarre mélange de légumes et de fleurs, où de superbes roses flanquaient des couches d'oignons, et où des carrés de betteraves et de carottes étaient bordés de pensées, de marguerites et d'œillets. Dans un coin, commodément placé au milieu d'un véritable champ de fleurs de toutes couleurs et de toutes sortes, s'élevait une espèce d'abri sous lequel étaient rangées avec une symétrie parfaite huit ou dix ruches. Mais à quoi bon une plus longue description ? Tous ceux qui ont voyagé sur les rives de notre noble Saint-Laurent et mêmesur celles du pittoresque Richelieu ont dû voir un grand nombre de ces résidences.

Apparemment, Paul Durand craignait que les exigences si contraires d'une femme et d'une mère dans un ménage ne pourraient se concilier dans sa maison comme elles s'harmonisaient dans plusieurs autres, en raison de la difficulté que madame Durand la mère éprouverait à céder une partie de l'autorité que jusque-là elle avait été habituée à exercer en souveraine. Ce ne fut donc qu'après l'époque fixée pour le deuil de cette mère bien-aimée qui était morte

entre ses bras, qu'il songea à se trouver une compagne pour remplir le vide que la mort avait fait dans la vieille ferme. Mais la grande difficulté résidait dans l'embarras du choix, car les plus riches héritières comme les plus jolies filles de la paroisse se montraient fort disposées à accueillir favorablement sa demande. Cependant, aucune d'elles n'était destinée à être choisie par lui.

Le seigneur d'Alonville, M. de Courval, était un homme riche, doué d'un bon cœur, et très-hospitalier comme la plupart de ceux qui appartiennent à cette catégorie sociale. Durant toutes les belles saisons, son vaste Manoir était rempli d'une série d'amis des paroisses voisines et surtout de Montréal où résidaient presque tous ses parents.

Parmi ces derniers il y avait une famille tout récemment arrivée de France et qui accepta très-volontiers la pressante invitation que lui fit M. de Courval d'aller passer une partie de l'été avec lui. Monsieur et madame Labois vinrent donc, amenant avec eux deux jeunes enfants, âgés respectivement de sept et neuf ans, ainsi que leur gouvernante. Cette dernière, Geneviève Audet, était une jeune fille de frêle apparence, aux traits délicats et aux manières timides, possédant une éducation suffisante pour l'humble poste qu'elle occupait, mais en réalité n'ayant pas de grandes connaissances en dehors de cette sphère. Elle était une cousine éloignée sans fortune de la famille avec laquelle elle vivait, et ainsi que cela arrive souvent, ces liens de la parenté n'avaient en rien amélioré sa condition vis-à-vis d'elle. On ignorait généralement ce fait, pendant qu'elle-même n'y faisait pas souvent allusion ; cela cependant l'empêchait de chercher à se faire une position meilleure en demandant de l'emploi dans d'autres familles, parce que agir ainsi aurait été jeter du discrédit sur cette parenté qui était pour elle un honneur stérile.

Paul Durand allait souvent chez M. de Courval, partie

parce que, ayant ensemble acheté à un prix nominal une vaste étendue de terrains marécageux qu'ils étaient en train d'utiliser par l'assèchement, ils avaient en commun quelques intérêts et partie parce que ses visites offraient une source de jouissances réelles à M. de Courval qui était en théorie aussi bon agriculteur que Durand dans la pratique et qui prenait un véritable plaisir à causer de moissons, d'assèchements, de tout ce qui concerne une ferme, avec quelqu'un dont les succès dans ces spécialités étaient une preuve frappante de la justesse de ses propres opinions. Quand il venait au Manoir, s'il arrivait que le seigneur eut alors des visiteurs, tous deux se rendaient dans la chambre qui servait au double usage de bibliothèque et de bureau, et là ils causaient à l'aise en fumant l'excellent tabac de M. de Courval.

Celui-ci aurait volontiers présenté Paul à ses amis les plus distingués, car il l'estimait et le respectait ; mais Durand évitait naturellement une société où les conversations portaient sur des sujets de la ville qui lui étaient parfaitement étrangers, et dont ceux qui y prenaient part avaient quelque peine à cacher l'espèce de mépris qu'ils éprouvaient à l'égard de sa position sociale.

Dans ses allées et venues il lui arrivait souvent de rencontrer Geneviève Audet avec ses petits élèves et quelquefois il était peiné, d'autres fois irrité en voyant l'espèce de tyrannie que ces enfants gâtés et rebelles paraissaient exercer sur leur infortunée gouvernante. Simple et droit en toutes choses, il communiqua un jour ses impressions à ce sujet à M. de Courval, et sans remarquer l'éclair de plaisir qui rayonna tout à coup dans les yeux de ce monsieur, il se prit à écouter placidement l'éloquent panégyrique qu'il lui fit des vertus de mademoiselles Audet, en accompagnant ces éloges de quelques touchantes allusions aux épreuves et aux peines qui de fait l'accablaient ; puis, M

de Courval l'invita à aller visiter avec lui ses magnifiques betteraves à vaches. Soit hasard ou autrement, ils s'avancèrent vers l'endroit où Geneviève, assise sous un érable dont les larges branches fournissaient beaucoup d'ombre, engageait ses élèves indociles à apprendre que le Canada n'était pas en Afrique, ainsi qu'ils persistaient à le dire. Quoi de plus naturel qu'il présentât son compagnon à la gouvernante ? C'est ce qu'il fit ; et pendant que ces deux derniers échangeaient ensemble quelques paroles, il se mit à cajoler les enfants qui l'accablèrent aussitôt de leurs babils enfantins.

Les manières de Geneviève n'avaient que peu de cette vivacité qui caractérise généralement les Françaises, et la triste expérience dont sa jeune existence était remplie avait imprimé à son langage un ton réservé, presque froid. Cependant, Paul se sentit singulièrement attiré vers elle. Elle était si délicate, elle avait l'air si faible, et en réalité elle était si désolée, si malheureuse, qu'il ne put s'empêcher de ressentir cette espèce d'impulsion que possède les hommes de cœur en présence de la faiblesse opprimée et qui les pousse à la protéger et à la secourir.

L'entrevue avait duré plus longtemps qu'il avait cru, tant elle avait été intéressante ; et ce ne fut pas la dernière, car deux jours après M. de Courval le fit mander pour examiner un légume monstre sous la forme d'un énorme navet, capable de remporter le prix, non-seulement pour sa grosseur, mais encore pour sa difformité et son infériorité au double point de vue du goût et de ses qualités nutritives. Ils examinèrent donc la curiosité et firent sur son compte toutes sortes de commentaires ; puis, tout en causant, ils se promenèrent, M. Courval ayant soin de diriger les pas précisément au même endroit où se trouvait mademoiselle Audet, comme la première fois. Le bon seigneur se mit encore à amuser les enfants pendant

que Durand, qui naturellement n'était pas resté en arrière, causait avec leur gouvernante. L'impression favorable que Geneviève lui avait faite dans la première entrevue fut fortifiée par celle-ci et confirmée par deux ou trois autres rencontres subséquentes.

Il n'y avait plus aucune nécessité pour M. de Courval d'envoyer chercher Paul, car maintenant celui-ci avait toujours quelque message à apporter au Manoir, ou quelque question à faire au seigneur. Il n'y avait pas, non plus, d'obstacles sur sa route, car madame Lubois et son mari étaient retournés à Montréal, laissant à Alouville les enfants et leur gouvernante, à la demande bienveillante que leur en avait faite M. de Courval dont la vieille intendant, respectable matrone qui occupait dans sa maison un emploi supérieur à celui des domestique, était là pour satisfaire les convenances.

Une brûlante après-midi que Paul s'acheminait vers le Manoir, pensant peu au message ostensible dont il était chargé, mais beaucoup à Geneviève Andet, il aperçut celle-ci assise avec ses élèves sous de grands pins, un peu en dehors du chemin qui conduisait directement à la maison ; et il se dirigea vers eux. Ses allures étaient lentes, le vert et soyeux gazon ne rendait aucun écho sous ses pas, de sorte que le petit groupe qui était sous les arbres ne put soupçonner aucunement son approche. Il est probable que, s'il en eût été autrement, la scène dont il fut témoin eût reçu quelque modification en se développant. La gouvernante, pâle et triste, était assise sur un petit tabouret de jardin, tenant entre ses mains un livre à demi-fermé.

Son plus jeune élève était à côté d'elle, manifestant, par le rire et les regards, sa haute approbation de la conduite rebelle de son aîné qui se tenait menaçant devant la gouvernante et informait celle-ci qu'il n'apprendrait plus rien d'elle, parcequ'elle sa mère avait souvent dit qu'elle était

incapable de les instruire, qu'elle ne savait comment diriger ou élever les enfants.

Avec une merveilleuse douceur la jeune fille répondait que, lors même que madame Lubois aurait dit cela, il devait apprendre d'elle et lui obéir jusqu'à ce que sa mère se fût procuré une autre gouvernante, et que le devoir la forçait d'insister pour qu'il apprît ses leçons dans lesquelles il était arriéré.

—C'est votre faute ! criait le petit rebelle. Maman dit que nous n'apprendrons jamais rien tant que nous n'aurons pas de précepteur et qu'elle va nous en amener un demain ; seulement, elle ne sait que faire de vous. Personne ne vous mariera, car vous n'avez pas de dot.

Paul était d'une tolérance excessive pour les espiègleries des enfants. Peu de prairies étaient aussi envahies que les siennes par les petits voleurs de fraises et peu de pruniers aussi impunément dépouillés de leurs fruits, et souvent ses voisins le prenaient à la partie parce que sa trop grande indulgence avait un effet démoralisateur sur la jeunesse du village ; mais à toutes ces remontrances il répondait qu'ils ne devaient pas oublier qu'ils avaient été enfants, eux aussi. Cependant, cette fois, il ferma ses mains avec violence, pendant qu'une interjection qu'il vaut mieux ne pas répéter ici s'échappa de ses lèvres. Craignant de perdre possession de lui-même et sachant qu'une intervention de sa part dans la présente affaire serait très-préjudiciable à mademoiselle Audet elle-même, il tourna brusquement dans une épaisse allée de sapins ; arrivé au milieu, il se jeta tout de son long sur la pelouse, et prenant son mouchoir, il s'en essuya le front. Il paraissait vivement agité ; mais Paul Durand ne se laissait jamais aller au soliloque, de sorte qu'après une demi-heure de réflexion profonde, il se leva et retourna lentement à l'endroit où il avait laissé Geneviève.

Elle y était encore, les yeux attentivement fixés vers la terre, et un air plus fatigué, plus languissant encore que d'habitude répandu sur ses petits traits réguliers. Les voix perçantes des enfants engagés dans un jeu turbulent retentissaient tout près de là ; mais elle ne paraissait pas les entendre, non plus que Durand, car il l'aborda doucement. Il fut obligé de répéter sa salutation d'une voix un peu plus haute ; cette fois, elle leva la tête.

—Je présume, dit-il alors, que je ne dois pas demander à mademoiselle Audet ce à quoi elle songeait ? ses pensées paraissaient être bien loin d'ici.

—Oui, elles étaient en France.

—Oh ! sans doute, c'est parce que mademoiselle Geneviève y a beaucoup d'amis qu'elle aime tendrement ?

—Non, répondit-elle avec douceur, je n'en ai plus maintenant.

Il n'y avait rien de sentimental ni d'affecté dans le calme accent dont elle faisait cette réponse, et Paul se mit à la considérer en silence. Les rayons dorés du soleil, perçant à travers les branches des arbres, illuminait son visage ovale et délicat, ses grands yeux empreints de douceur, et quoique de sa vie il n'eût jamais lu de romans, il sentit le charme magique de la scène et de la situation aussi vivement que s'il eût parcouru une demi-douzaine de volumes par semaine.

Son examen fut long et minutieux, enveloppant chaque trait, chaque détail, même les petits doigts effilés qui retournaient machinalement les feuilles du livre qu'elle tenait encore entre ses mains et sur lequel ses yeux étaient restés attachés ; puis il se dit en lui-même :

—Comment ! une telle jeune fille incapable de se marier faute de dot ! Ah ! madame Lubois, nous verrons bien.

Avec la courtoisie et l'aisance de manière que possède

généralement le cultivateur canadien, quel que pauvre illettré qu'il soit, il s'assit à ses côtés sur le banc du jardin.

Et maintenant, si le lecteur a anticipé ou redouté une scène d'amour, nous nous hâtons de l'assurer qu'il a eu tort, et nous nous contentons de dire que lorsque Paul Durand et Geneviève revinrent lentement à la maison, une demi-heure après, ils étaient fiancés. La vive rougeur répandue sur le visage de la jeune fille et l'éclat de ses yeux disaient son bonheur et son émotion; dans l'attitude de Paul, il y avait un mélange de triomphe honnête tempéré par une tendresse qui donnait les augures les plus favorables pour leur bonheur futur.

C'étaient cependant des amoureux très-calmes, très-peu démonstratifs, si bien que lorsque M. de Courval les rejoignit soudainement, il ne lui vint pas à l'idée le plus léger soupçon de l'état réel des choses; remarquant seulement que Geneviève paraissait plus joyeuse que d'ordinaire, il invita instamment Durand à l'accompagner à la maison. Celui-ci accepta l'invitation, et Geneviève, devenue tout à coup inquiète au sujet de ses élèves, retourna au berceau d'où partaient leurs voix, élevées en ce moment au diapason d'une vive dispute.

Assis dans l'étude de M. de Courval, Durand, sans employer de circonlocutions, informa son hôte, qui en fut enchanté, de ce qui venait d'avoir lieu, le priaient même temps de remplir, le devoir d'écrire à madame Lubois pour la mettre au courant de la situation.

Veillez lui demander, ajouta-t-il en terminant, de permettre que le mariage ait lieu le plus tôt possible, et surtout n'oubliez pas de lui dire que je ne veux pas de dot.

M. de Courval fit ce qu'on lui demandait. Une froide réponse ne tarda pas à arriver: madame Lubois se contentait de dire " que Geneviève était bien libre de faire comme bon lui semblait, mais que, le *parti* qu'elle prenait

n'était pas remarquablement brillant il n'y avait pas lieu d'y mettre une précipitation immodéré. ”

Les intéressés, surtout Durand, furent d'un avis contraire, et deux semaines après, de bonne heure le matin, l'heureux couple fut marié dans l'église du village. M. de Courval servait de père à la mariée, M. Lubois s'étant convaincu qu'il lui était impossible d'aller à Alonville pour la circonstance. Le déjeuner donné par l'excellent seigneur fut somptueux, quoiqu'il n'y eut que peu de monde pour le partager; et au moment du départ, donnant une chaleureuse poignée de main à Durand :

—N'est-ce pas, lui dit-il qu'après tout nous nous sommes bien passés de nos nobles cousins !

Il est probable que c'était la crainte de voir cette parenté réclamée par les nouveaux mariés qui avait déterminé l'injustifiable indifférence dont les Lubois avait fait preuve. “ Nous n'irons pas, s'étaient-ils dit avec aigreur, nous exposer aux incursions de ces compagnards. M. de Courval peut faire toutes les politesses qu'il lui plaira au fermier Durand, parce qu'il demeure dans une campagne où la société n'est pas seulement limitée, mais encore très peu choisie ; quant à nous, nous ne pouvons pas songer à admettre dans notre salon aristocratique un paysan aux boîtes ferrées et aux rustiques manières. ”

(à continuer.)

LEGER BROUSSEAU,

IMPORTATEUR

De Livres, Papeterie, Cire,
Cierges, Vins, Liqueurs,
etc. etc. etc.

FOURNISSEUR DES FABRIQUES

IMPRIMEUR ET EDITEUR-PROPRIETAIRE

"**Corrier du Canada,**"

N^o 2, Rue Duval.

QUEBEC

LES ÉCRIS

de la Paroisse de St. Roch, Québec

Les Écris de la Paroisse de St. Roch, Québec, sont
 connus pour leur qualité et leur solidité. Ils sont
 fabriqués dans les meilleures conditions de travail
 et sont destinés à durer longtemps. Ils sont
 disponibles en différentes tailles et couleurs.

Les Écris de la Paroisse de St. Roch, Québec, sont
 connus pour leur qualité et leur solidité. Ils sont
 fabriqués dans les meilleures conditions de travail
 et sont destinés à durer longtemps. Ils sont
 disponibles en différentes tailles et couleurs.

J. B. LA LIBERTÉ,

DETAILLIER À LA MODE
 Spécialiste de l'Original,
 RUE ST. JOSEPH,
 ST. ROCH, QUÉBEC.



À toujours en main toutes espèces
 de FOURNIES manufacturées tel que
 Veste, Manteau, Capote, Bonnet de Perce,
 Bonnet, Gilet, Soufflet, Hermine,
 Laine de Merino, etc.

L'assortiment comprend Casques
 pour Dames et Messieurs, Gants, Capote
 pour Dames et Messieurs.

Aussi le meilleur choix de peaux de bœuf
 et de cerf qui servent toute l'année.